L'HEUREUSE DÉCADE,

DIVERTISSEMENT PATRIOTIQUE,

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

Des Citoyens BARRÉ, LÉGER et ROSIERES.

Représenté à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 5e. jour de la première Décade du mois Brumaire, de l'an 2e. de la République, une et indivisible.

Prix vingt sols.

À PARIS,

ET SE TROUVE

Chez le Libraire du Théâtre du Vaudeville,
Et à l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, n°. 44.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Père. SOCLE.	(*Rosieres.*)
BONNEFOI, Marchand.	(*Léger.*)
LABECHE, Laboureur.	(*Duchaume.*)
LEJUSTE, Maire du village voisin.	(*Bourgeois.*)
ALERTE, jeune Volontaire.	(*La Cne. Laporte.*)
La Mère SOCLE.	(*Barral*)
La Cne. LEJUSTE.	(*Demay.*)
La Cne. LABECHE.	(*Lescot.*)
CECILE.	(*Dufay.*)
BABET.	(*Blosseville.*)

L'HEUREUSE DÉCADE,

DIVERTISSEMENT

en un Acte et en Vaudevilles.

Le Théâtre représente une place publique de village, au milieu du Théâtre est une table au pied d'un arbre; des bancs sont rangés sur le côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Père SOCLE, la Mère SOCLE.

La Mère SOCLE.

COMMENT, mon ami, le dernier jour de la première Décade, suivant le calendrier républicain, tu te lèves si matin! Nous devons cependant aujourd'hui nous reposer.

Le Père SOCLE.

AIR: *Ce fut par la faute du sort.*

Autrefois à l'erreur livrés,
Tout entravait notre industrie
Les jours aux fêtes consacrés,
Etaient perdus pour la patrie,

(Mais aujourd'hui c'est bien différent)

Car après neuf jours de travaux ,
Chez nous , pleins d'une ardeur civique ,
Le jour précieux du repos
Est encor à la république.

La Mère SOCLE.

Eh ! que prétends-tu donc faire ?

Le Père SOCLE.

C'est notre jour aujourd'hui , ma vieille; c'est le jour du repos. Notre âge ne nous permet plus de partager la fatigue des autres journées : mais, pour le bien de l'état, la sage vieillesse doit diriger et mettre à profit les momens de loisir de la jeunesse qui l'environne.

La Mère SOCLE.

Hé bien , commençons la journée par faire notre prière . . .

Le Père SOCLE.

Notre prière ! Ecoute , et tu répéteras avec moi.

AIR : *Un bandeau couvre.*

Toi qui fécondes nos champs,
Par tes rayons bienfaisans ,
Soleil , je te révère.
Sur notre sol enchanté ,
A l'aspect de la liberté ,
Redouble la lumière.

La Mère SOCLE.

Répéte moi , cher époux,
Des vœux aussi doux. (*bis*)
Sans pein' je les retiendrai, je croi
Ils en val' ben d'autres ma foi :

Le Père S O C L E.

Dis avec moi :

ENSEMBLE.

Toi qui fécondes, etc. etc.

La Mère S O C L E.

Je crois qu'il a devancé notre prière, car depuis que nous avons la Liberté, il fait toujours un tems superbe.

Le Père S O C L E.

Et les enfans, comme il en vient !

La Mère S O C L E.

Et les récoltes, comme elles sont belles !

Le Père S O C L E.

Ça fait damner ceux qui prétendent que nous ne pouvons pas nous passer des autres.

La Mère S O C L E.

AIR : *Pourriez vous bien douter.*

Le sol fortuné de la France
N'attend rien du sol étranger :
Tout fier de sa richesse immense,
Aux siens il veut la partager.
Ah ! s'il engraissait l'indolence
Du fainéant industrieux,
Pourrait-il refuser l'aisance
Au citoyen laborieux ?

Le Père S O C L E.

Je t'ai dit vingt fois tout ce que tu me dis là.

La Mère S O C L E.

Mais que veux tu faire de ce grand livre que tu viens d'apporter ?

Le Père SOCLE.

Tu sais que les fêtes et dimanches je rassemblais autour de moi nos quatre filles, nos deux gendres, et les jeunes gens qui recherchent les deux cadettes, et là je leur lisais l'histoire.

La Mère SOCLE.

Il faut leur rendre justice, ils l'écoutaient avec beaucoup d'intérêt.

Le Père SOCLE.

Aujourd'hui ce n'est plus cela.

AIR : *La comédie est un miroir.*

La liberté doit rejetter
Ces monumens où chaque page,
Semblait consacrée à dicter
Les maximes de l'esclavage :
De ces erreurs ne chargeons plus
Péniblement notre mémoire,
Pour ne citer que des vertus ;
Ecrivons notre propre histoire.

La Mère SOCLE.

C'est ben vrai ; car dans tout ça le pauvre peuple était toujours compté pour rien, et on aurait dit qu'il n'y avait jamais eu que des rois et des princes dans le monde.

Le Père SOCLE.

Et un bon républicain ne doit plus s'en occuper.

Même air.

Car sans parler de ces tyrans
Que la postérité nous livre :
Dont tu connais les faits méchans
Que je lisais dans mon grand livre ;
De ces rois, le moins odieux
Nous portait à l'idolâtrie,

En attirant vers lui des vœux,
Que l'on ne doit qu'à la patrie.

La Mère SOCLE.

Ah! je vois ce que c'est: tu as écrit tout ce que ta famille a fait pour la république.

Le Père SOCLE.

Dans la première décade de l'Ere républicaine, j'espère bien écrire ce qui se passera dans les autres. Puissai-je ne pas vivre un seul jour sans y consigner une action utile à mon pays!

Le Père SOCLE.

Mais nos enfans ne sont pas rassemblés . . . . Eh! voila déjà Cecile et Babet!

SCÈNE II.

Les précédens, CECILE, BABET.

CECILE et BABET.

Bonjour mon père, bonjour maman.

Le Père SOCLE.

Bonjour mes enfans, bonjour . . . vous voilà déjà prêtes . . . . ça ne m'étonne pas . . . aujourd'hui Cecile est bien sure de voir son amoureux, et Babet de recevoir des nouvelles du sien.

BABET.

Nous sommes si près des frontières, qu'il ne passe pas un seul jour sans m'en donner.

Le Père SOCLE.

Et ces petites raisons là éveillent les filles de bon matin.

CECILE.

Ça n'nous fait pas oublier le reste. Votre déjeûner est prêt.

La Mère SOCLE.

Ces pauvres enfans! Cecile et Babet ont toujours été deux filles de précaution.

CECILE et BABET.

AIR: *Du vaudeville de Georges et Gros Jean.*

Par votre exemple et vos discours,
Nous faire aimer la république ;
C'est là votre travail unique,
Nous les mettons à profit tous les jours.
Oui, votre leçon est suivie,
Nos soins pour vous en sont garants :
Le tendre amour qu'on porte à ses parens
Mêne à l'amour de la patrie.

Le Père SOCLE.

Bien, mes enfans : ça, ma vieille ! allons déjeûner ; et vous petites, ne touchez pas à ce livre là jusqu'à mon retour.

BABET.

Non mon père.

SCÈNE III.

CECILE, BABET.

BABET.

LES bons parens. Comme ils nous aiment !

CECILE.

Et comme nous le leur rendons !

BABET.

Dis donc ma sœur, je n'ai jamais vu ce livre-là à mon père

CECILE.

Ni moi non plus.

BABET.

Il en avait d'autres ben aussi gros.

CECILE.

Et qu'il nous ordonnait d'lire.

BABET.

Ce qui ne nous amusait pas toujours.

CECILE.

Et il ne veut pas que nous touchions seulement à celui-ci.

BABET.

AIR : *Je me suis par un matinet.*

Pourquoi donc papa,
De ce grand livre là,
Nous fait-il tant peur ? . . .

CECILE.

Cela te tient au cœur.
Heureusement, heureusement ma sœur
Tu n'es pas curieuse.

BABET.

Non certainement.

CECILE.

Même air.

C'est queuq' chos' de nouveau,
Ça doit être ben biau ;
Si je n'avais pas peur . . .

BABET.

Cela te tient au cœur,
Heureusement, heureusement ma sœur
Tu n'es pas curieuse.

CECILE *à part.*

Je grill' de le voir.

BABET *à part.*

Je voudrais ben l' savoir.

ENSEMBLE.

Sans qu'on s' dout' de rien,
N'y aurait-il pas d' moyen . . .
(Elles ouvrent le livre.)
Heureusement, les fill's, on le sait bien,
Ne sont pas curieuses.

BABET.

Tiens, vois-tu, Cecile, on parle de moi dans ce livre... Lis donc, lis donc . . . Babet, après la campagne, épousera son amoureux, qui est aux frontières, s'il continue de s'y distinguer, quoiqu'il n'ait que seize ans . . . Oh ! que je suis contente.

CECILE.

Oh! voyons donc s'il est aussi question de moi ? Oui vraiment, tiens Babet : Cecile épousera son amoureux...

SCÈNE IV.

Les précédentes, BONNEFOI.

BONNEFOI, *arrivant.*

MAIS j'y compte bien ; il y a assez long-tems que je me suis arrangé pour ça . . . bonjour Cecile . . . bonjour, ma petite Babet. Hé bien ! est-ce que le papa et la maman sont encore chez eux ?

BABET.

Ils déjeûnent.

BONNEFOI.

Comme vous voyez, me voilà arrivé de bonne heure ; mais aussi c'est aujord'hui jour de repos, j'ai fermé boutique, et je viens me délasser auprès de ma prétendue.

AIR : *On compterait les diamans.*

De toi ma chèr' si j'ai fait choix,
C'est pour étendre mon commerce ;
Chacun sait qu'un joli minois,
Ne nuit pas à l'état qu' j'exerce ;
Or je veux prouver mon savoir,
Et je prétends que chacun dise
En voyant ma femme au comptoir,
Il se connaît en marchandise.

Je vends des bijoux, des rubans,
Des chos' d'un prix considérable ;
On trouv' chez moi, dans tous les tems,
L'utile ainsi que l'agréable.

Je puis en objets curieux
Satisfaire mainte pratique,
Mais tu s'ras toujours à mes yeux
La meilleur' pic e de ma boutique.

CECILE.

C'est trop galant, mon ami Bonnefoi.

BONNEFOI.

Voilà, mamzelle, ce que mon cœur pense à vot' égard, et ce qu'il a chargé ma bouche de vous dire.

CECILE.

Et pour ces petites choses là, je suis toute oreille.

BONNEFOI.

Mais, qu'a donc la petite sœur, elle paraît rêveuse.

CECILE.

Comme son amant est absent, not' bonheur lui fait peut-être de la peine.

BABET.

Moi! mon dieu non : je n'ai pas mon amant auprès de moi, c'est vrai ; mais il est à combattre les ennemis de ma patrie, ainsi je n'ai pas lieu d'être fâchée de son absence : je n'aurai que plus de plaisir à le revoir quand il reviendra vainqueur.

BONNEFOI.

C'est bien ça ma petite, voilà comme toutes les filles pensent en France... Ah! ça, écoutez donc ma future, savez vous que vous n'êtes pas trop honnête...

CECILE.

Comment... !

BONNEFOI.

Vous ne m'offrez pas seulement à déjeûner ; il me semble cependant que le jour du repos n'empêche pas de manger.

CECILE.

Eh! viens, mon ami ; mon père et ma mère sont à table, tu leur tiendras compagnie.

SCÈNE V.

BABET *seule.*

J'AI beau le cacher, le bonheur de ma sœur me rappelle trop l'absence de mon amant! mais que dis-je :

AIR : *Je n'aime pas une porte.*

En battant les ennemis,
Lorsque tu trouves des charmes,
A mon cœur est-il permis
D'éprouver quelques allarmes ?
Mon cher amant, parmi les armes,
A moi songes tu chaque jour ; (*bis.*)
Ah ! souviens toi, je t'en prie,
Souviens toi d'une amante chérie ;
Tu peux donner sans retour,
Tous les jours à la patrie ;
Mais au moins pour ton amie,
Donne un instant à l'amour.

SCÈNE VI.

BABET, LABECHE, et sa Femme.

BABET.

AIR : *Des billets doux.*

C'EST Labeche que j'apperçois,
Sa femme e t avec lui , je crois,
Tout près d'elle il s'avance.
Ils jouissent du vrai bonheur;
Quelque jour la petite sœur
Aura la même chance.

La Femme LABECHE, LABECHE, *un morceau de pain à la main, et une grappe de raisin.*

ENSEMBLE.

AIR : *Quand un tendron vient en ces lieux.*

Dieu merci l'ménage est rangé,
La ferme est en bon ordre :
Chez not' pèr' je prenons congé
Tout l'jour sans en démordre.

BABET.

Il fallait donc dans ce cas là
V'nir déjeûner avec l'papa
Par là :

LABECHE.

Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
La faim m'prend trop matin pour ça,
là, là,
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

La Femme LABEÇHE.

C'est son second déjeûner que v'la,
là, là.

LABECHE.

De c'tila qu'inventa l'raisin,
L'idée était ben folle :
Par pure amitié pour le vin,
Moi je le prens en bole.

La Femme LABECHE.

Sans te gronder on te dira,
Que ne le prends-tu toujours comm' ça
là là.

LABECHE.

Oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
L'automn' est ben trop court pour ça.
là là.

La Femme LABECHE.

Oh! tu as toujours d'excellentes raisons.

LABECHE.

Tu conviendras, not'femme, qu'un petit verre de vin ben placé dans la tête d'un mari, n'a jamais troublé le ménage.

BABET.

Dis donc, mon frère, ordinairement Lejuste et sa femme ont coutume de venir avec vous, pourquoi donc estes-vous venus tout seuls aujourd'hui?

LABECHE.

Oh! dame un maire a des affaires; mais il viendra dès qu'il pourra.

(*On joue la ritournelle du chœur suivant.*)

BABET.

Le déjeûner est fini : v'la tout le monde qui revient.

SCÈNE VII.

Le Père SOCLE, La Mère SOCLE, LABECHE, sa Femme, BONNEFOI, CECILE et BABET.

CHŒUR.

AIR : *De l'arrivée de Favart.*

Ah pour des parens

LES ENFANS.

Ah ! pour vos enfans

ENSEMBLE.

Quels doux momens !
Chantons ensemble
Le jour précieux,
Qui dans ces lieux
Tous nous rassemble.

Le père SOCLE.

Quand j'embrasse mes enfans,
Les ans
Pour moi sont moins pesans.

La Mère SOCLE

Leurs soins caressans,
Leurs vœux touchans
Me rendent mon printems;

CHŒUR.

Ah! pour des parens, etc.

LES ENFANS.

Ah! pour vos enfans, etc.

Le Père SOCLE.

Enfin nous voila réunis

BONNEFOI.

Non, cher père; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il ne manque que votre second gendre, et sa femme.

LABECHE.

Et ça vous étonne! ça citoyen Bonnefoi! Lejuste n'est-il pas le maire de son village? Et s'il est retenu a son poste, n'est-ce pas comme s'il étoit avec nous?

Le Père SOCLE.

Rien de plus vrai.

AIR: *Vaudeville de l'Ile des Femmes.*

Fier de son rang, de ses moyens,
Le moindre agent du ministère,
Jadis, même au milieu des siens,
Se plaçait dans une autre sphère,
Mais un magistrat, dans le tems
Où partout l'égalité brille,
Quoi qu'éloigné de ses parens,
Est toujours avec sa famille.

La Mère SOCLE.

En ce cas, supposons qu'ils sont ici.

Le Père SOCLE.

Oui, et commençons. Ça, mes enfans, vous voyez bien ce livre là!

BONNEFOI.

Oui, mon père, et si vous voulez, pour vous en épargner la peine, j'vas faire la lecture.

Le Père SOCLE.

Un moment !.. Ce livre tout gros qu'il est, n'a cependant que deux pages d'écrites, et c'est vous tous, mes enfans, qui les avez dictées.

TOUS.

Nous !

Le Père SOCLE.

Vous-même. De ce côté-ci, sont consignées toutes les actions de ma famille, pendant cette décade; par ici, sont mes réflexions, et c'est Bonnefoi qui commence.....

BONNEFOI.

Moi ! qu'est-ce que j'ai donc fait le premier jour !

Le Père SOCLE.

Exécuté la loi du *maximum*, même avant qu'elle fût promulguée.

BONNEFOI.

Et vous trouvez du mérite à cela !

AIR *De Joconde.*

Aurais-je imité, sans rougir,
Cette caste incivique !
Qui calcule, pour s'enrichir,
La misère publique,
Un français dont l'cœur est ouvert
Aux principes sevères,
Croit gagner encor, lorsqu'il perd
Pour le bien de ses frères.

Le Père SOCLE.

Cecile, le second jour te regarde.

CECILE.

Moi, papa !

Le

Le Père SOCLE.

Oui, toi-même. N'as-tu pas sacrifié du linge de ton trousseau, pour l'usage de trois braves jeunes gens, qui voloient à l'armée?

CECILE.

AIR : *Guillot a des yeux complaisans.*

Ah ! pour ces guerriers généreux,
Quel léger sacrifice !
N'est-on pas toujours trop heureux
De leur rendre service ?
Du cœur de tout bon citoyen,
Ils ont droit de l'attendre :
Peut-on laisser manquer de rien,
Ceux qui vont nous défendre !

Le Père SOCLE.

D'après ces deux actions là, si personne ne s'y oppose, mon avis est, que Cecile et Bonnefoi soient mariés à la prochaine décade.

BONNEFOI.

Oh ! papa, je vous réponds, que c'est l'avis de tout le monde ; n'est-il pas vrai, mes amis ?

TOUS.

Oui, oui, c'est notre avis.

BONNEFOI.

Et le tien aussi, Cecile.

CECILE.

En toute occasion, j'ai toujours été de l'avis de ma famille.

Le Père SOCLE.

Eh ! bien, mariez-vous, j'y consens.

La Mère SOCLE.

Aimez-vous bien.

LABECHE.

Et ayez beaucoup d'enfans.

Le Père SOCLE.

Oui, beaucoup d'enfans!

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Leurs yeux innocens s'ouvriront
Pour voir le bonheur de la France:
Plus heureux que nous, ils seront
Républicains dès leur naissance.

LABECHE.

Hé ben! papa, est-ce qu'il n'y a plus rien dans votre livre.

Le Père SOCLE.

Oh! que si fait : le troisième jour de la décade, Labeche, mon gendre, a fait un jugement téméraire sur sa femme.

LABECHE *à part.*

Je me suis permis là, une jolie question, c'étoit ben la peine, d'écrire cela.

Le Père SOCLE.

Oh! j'écris tout; et je ne pardonne pas les injustes mouvemens de jalousie.

LABECHE.

Mettez-vous à ma place : je rentre chez moi le soir, j'n'y vois pas ma femme, je la cherche par-tout, et je ne la trouve qu'à quatre heures du matin.

Le Père SOCLE.

Mais où ? dans la salle destinée aux travaux publics, où elle avoit passé une partie du jour, et la nuit toute entière, à travailler avec ses voisines, à l'habillement, et à l'équipement de nos troupes.

La Femme LABECHE.

Tu m'avois dit que tu ne devois pas rentrer, et je n'avois pas cru pouvoir mieux employer le tems de ton absence.

LABECHE, *avec humeur.*

Je sais ben tout cela, et c'est toi qui a les honneurs de la journée.

Le Père SOCLE.

AIR : *Le lendemain.*

Qoi ! si ta ménagère
Ce jour là fit mieux que toi,
Faut-il être en colère !
Jusqu'au bout écoute moi :
Envain ta bile s'épanche,
Car en vrai républicain
N'as-tu pas pris ta revanche
Le lendemain ?

La Mère SOCLE.

Quoi donc qu'il a fait ?

Le Père SOCLE.

Ce qu'il a fait ! le quatrième jour, après avoir fourni le contingent exigé par la loi, Labeche a, de plus, approvisionné lui seul, un marché qui manquoit totalement de grain.

LABECHE.

Comment morgué, est-ce que je n'ai pas l'honneur d'être laboureur ?

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

C'est à mes mains que la terre
A confié ses trésors,
Je n'en suis qu' dépositaire,
J' les partage sans efforts.
On donna le nom de père
Au laboureur en tout tems :
Pour le mériter, j'espère,
Qu'il doit nourrir ses enfans.

Le Père SOCLE.

Voilà comme j'ai toujours pensé ; aussi ton article dan mon livre, vaudra bien celui des autres.

SCÈNE VIII.

Les Précédens, LEJUSTE, La Cne. LEJUSTE.

LEJUSTE, et sa Femme.

AIR : *Des bonnes gens.*

AU gré de notre envie,
Nous accourrons près de vous ;
Toujours de notre vie,
C'est le moment le plus doux :
Chantons et buvons rasade,
Egayons notre loisir :
Car le jour de la décade
Doit être un jour de plaisir.

Le Père SOCLE.

Tu as bien fait d'arriver, car dans le livre dont je t'ai parlé, j'en étois à l'article de ta femme.

La Cne. LE JUSTE.

Qu'est-ce que c'est que ce livre?

LEJUSTE.

Je t'expliquerai cela, ma bonne amie.

Le Père SOCLE.

Le cinqième jour de la décade, la citoyenne Lejuste, est parvenue à découvrir un complot formé pour semer la division parmi les patriotes.

La Cne. LE JUSTE.

Mais, mon père, il n'y a là rien de bien méritant. La femme d'un magistat du peuple ne doit-elle pas consacrer tout son tems à seconder la vigilance de son mari?

Le Père SOCLE.

Aussi as-tu bien réussi. Car mon gendre le lendemain, sçut par son adresse et sa fermeté, déjouer les manœuvres des malveillans, et prévenir une division, qui pouvoit devenir funeste à la chose publique.

LEJUSTE.

AIR : *A quoi bon ces pleurs superflus.*

Etre doux avec fermeté,
 Juste autant que sevère ;
D'un maire, ami de l'équité,
 Tel est le caractère.
Pour jamais à l'égalité
 Mon cœur sera fidèle :

J'ai vécu pour la liberté,
Et je mourrai pour elle.

2e. *Couplet.*

Patriotes, des malveillans,
Craignez surtout le piége :
Pour diviser vos sentimens,
Partout on vous assiége :
Fermes dans votre opinion,
Repoussés toute amorce ;
Car la concorde et l'union
Seules font notre force.

Le Père SOCLE.

Poursuivez mon gendre ; l'estime et la confiance du peuple, seront le prix de votre conduite.

LÉJUSTE.

Et cette récompense est la seule, qui puisse flatter un vrai républicain.

(*On entend dans l'éloignement, l'air de la carmagnole.*)

Le Père SOCLE.

Hé bien, qu'est-ce que j'entends !

LABECHE.

Il me semble, que c'est du côté de la municipalité.

La Femme LABECHE.

Quelque bonne nouvelle, qui nous arrive des armées.

BONNEFOI.

J'm'en vais vous dire ça : quand j'entends un refrain patriotique, il n'y a pas moyen que je tienne en place, il faut que je sache ce que c'est. Viens-tu Cecile ?

CECILE.

Oui, si ma mère le permet.

La Mère SOCLE.

Vas, vas ma fille; avec un bon patriote, tu n'es pas en mauvaise compagnie.

SCÈNE IX.

Les Précédens, excepté BONNEFOI et CECILE.

LABECHE *à Babet.*

Et la petite sœur, n'est pas tentée de les suivre.

BABET.

Pas du tout, mon frère, je suis fort bien ici.

Le Père SOCLE.

Elle a raison: car son tour arrive.

BABET.

A moi, mon père.

BABET.

Qu'à-t-elle donc fait, la petite sœur ?

Le Père SOCLE.

Le septième jour de la décade, la petite sœur a été joliment grondée par sa maman.

LABECHE.

Contez-nous donc ça ma mère.

La Mère SOCLE.

AIR : *Courant d'la blonde à la brune.*

En revenant au village,
Par le chemin du buisson,

Je vois Babet toute en nage,
Qui rentrait à la maison.
Je m'en approche en arrière,
Et dans cet instant, grands dieux !
Quel spectacle pour une mère,
Babet s'offre à mes yeux,
L'œil animé,
Le visage enflâmé,
Le fichu
Disparu :
Jugez de ma colère.

LES ENFANS.

Oh ! là dessus, ma mère, on s'en rapporte à vous.

LABECHE.

Sur le chapitre des fichus, je me souviens que ma belle-mère, n'a jamais voulu entendre raison.

BABET.

Oui, mais ma mère n'a pas été fâchée long-tems.

LABECHE.

Que lui as-tu donc dit pour ton excuse ?

BABET.

La vérité.

AIR : *Je suis simple, née au village.*

Arrivant au prochain village,
Un soldat, tout couvert de sang,
Se traînait faible et languissant ;
Je m'en approche avec courage,
Et pour l'aider dans le voyage,
Je lui présente un bras tremblant.

Mineur.

Je vois sa blessure cruelle
Encore tout près de se rouvrir,

Et

Et n'ayant rien pour la couvrir,
Je prends, n'écoutant que mon zèle,
Le joli fichu qu'en partant
Tu m'as laissé, cher amant.

Mais.

Garde toi de la jalousie,
Si tu venais à le savoir :
En remplissant ce saint devoir,
Ma foi n'a point été trahie;
Dans tout soldat de la patrie,
C'est toujours toi que je crois voir.

TOUS.

Ah! ah! c'est bien différent.

La Mère SOCLE.

AIR : *De vos bontés, de votre amour.*

D'après ce récit ingénu,
Jugés que devint ma colère?
A mon cœur vivement ému,
Ma Babet n'en fut que plus chère.

Le Père SOCLE.

Oh! sans contredit!

La simple et timide beauté,
Ote, sans blesser la décence,
Pour soulager l'humanité,
Le voile heureux de l'innocence.

LABECHE.

Oh! rien de plus juste : en pareil cas, tout est excusable.

Le Père SOCLE.

Il y a mieux, mes enfans : cette bonne action là a eu des suites heureuses; car le lendemain, huitième jour de la décade, ma vieille, qui voulait constater le fait, a

porté à ce brave militaire de son beaume, et de son élixir ; et notre pauvre blessé, va déjà beaucoup mieux.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

Les Précédens, ALERTE, *entouré de tout le village, arrive, tenant un drapeau D'une main, et ayant l'autre bras en écharpe.*

CHŒUR.

AIR : *De cadet Roussel.*

D'ALERTE chantons la valeur,
Parmi nous il revient vainqueur

BABET.

Ah ! mon cher Alerte.

CHŒUR.

De ses parens, de sa maîtresse
Il mérite ben la tendresse.
C'drapeau vraiment,
Prouve qu'il est un bon enfant.

BONNEFOI.

Hé ben ! Babet, tu es contente : voilà ton amoureux arrivé.

BABET.

Mais il est blessé.

ALERTE.

Oh ! ce n'est rien. Je ne puis pas remuer ce bras là ; mais il m'en reste encor un pour défendre mon pays.

Le Père SOCLE.

Viens, mon ami, viens m'embrasser, et raconte m(comment tu t'es rendu maître de ce gage, de la défaite de nos ennemis.

ALERTE.

Air : *De la Carmagnole.*

Hier matin, dès le point du jour,
On entend battre le tambour.
Avec courage le soldat,
Soudain se prépare au combat.
Chacun d'nous s'est promis
De faire aux ennemis,
Danser la carmagnole
Au bruit du son, (*bis.*)
Danser la carmagnole,
Au bruit du son du canon.

LABECHE.

Et il paraît que vous leur avez tenu parole.

LEJUSTE.

D'une jolie manière, j'm'en vante.

2e. *Couplet.*

On sonn' la charge ; il fallait voir
Comm' chacun faisait son devoir,
Des mains d'un grand vilain houzard,
J'veux arracher cet étendart ;
Il s'fait un peu prier,
Mais j'lui fais, sans quartier,
Danser la carmagnole, etc.

3e. *Coup.*

Chacun d'son côté s'bat si bien,
Qu'il fait déloger l'autrichien ;

Alors ces messieurs, sans façons,
Brav'ment nous montrent les talons ;
En mesure, à propos,
Nous battons sur leurs dos,
L'air de la carmagnole
Au brüit, etc.

Le Père SOCLE.

Bien, mon gendre, bien. Ça, mes enfans, chacun de vous dans son état, a consacré un jour de la décade. Le neuvième était en blanc sur mon livre, mais le voilà j'espère glorieusement rempli.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

Amis, à jamais,
Par de pareils traits
Remplissons chaque décade.
Que l'esprit, surtout,
Qui nous guide en tout,
Croisse et jamais ne *décade.*

(quant à ce brave jeune homme)

Qui si bien a
Terminé la
Décade
Il aimera
Aisement la
Decade :
Babet le chérit, on les mariera
A la prochaine décade.

ALERTE.

Ma chère Babet!

BABET.

Maintenant, je n'ai plus rien à desirer.

Le Père SOCLE.

Ça, mes amis, c'est le jour du repos ; que tout le monde

ici partage notre bonheur et nos plaisirs; qu'on apporte du vin, et qu'on se divertisse.

LABECHE.

Bien dit, papa.

BONNEFOI.

Allons, petit frère, chante nous, pour nous mettre en train, quelque chanson du régiment.

La Mère SOCLE.

Songez donc qu'il souffre, et que cela, peut l'incommoder.

ALERTE.

Oh! ce n'est rien, maman, on vient de mettre du beaume à mon mal, et je réponds d'une prompte guérison. Allons, chorus.

VAUDEVILLE.

AIR : *On doit soixante mille francs.*

Ier. Couplet.

Pour terrasser nos ennemis,
Tous les français, mes bons amis,
Sont de chauds patriotes.
Mais pour réussir tour-à-tour,
En guerre aussi bien qu'en amour,
Vive les sans-culottes.

2e. Coup.

A tort on dit que les prussiens,
Les anglais et les autrichiens
Ne sont point patriotes :
J'vous jure ici, qu' dans nos exploits,
Nous l'z'avons rendus plus d'une fois
Tout-à-fait sans-culottes.

BONNEFOI.

Hé bien ! petit frère, est-ce que c'est là tout ?

ALERTE.

Il y en a bien encore, mais c'est que les suivans sentent un peu le corps-de-garde.

BONNEFOI.

Chante, chante toujours ; est-ce que tous les Français, ne sont pas soldats.

3e. Couplet.

Si j'fais un amant, dit Manon,
Je veux avoir un franc luron,
Qui soit bon patriote.
L'habit, la coeffur' ne m' font rien,
Mais pour son bien et pour le mien,
J'l'aim'rais mieux sans-culotte.

4e. Couplet.

J'aimais un peu le beau Damis,
Qui, quoiqu'assez joliment mis,
Etait bon patriote.
Mais combien s'accrut mon ardeur,
Quand le trouvant à la hauteur,
Je le vis sans-culotte.

AU PUBLIC.

On a voulu dans ces couplets,
Offrir quelqu'agréables traits,
Pour de bons patriotes.
Si vous avez ri de bon cœur,
Claquez et l'auteur et l'acteur,
Ils sont tous sans-culottes.

AVIS.

Persuadé que le genre du Vaudeville peut servir autant que toute autre à propager les principes républicains, et à maintenir l'esprit public, puisque le soldat sous la tente, l'artisan dans son attelier, peut avoir continuellement à la bouche un refrein patriotique, j'avertis que tous les théâtres de Paris et de la république pourront représenter les pièces purement patriotiques que je ferai, soit seul, soit en société, à commencer par l'*Heureuse Décade* qui a eu le bonheur de réussir. Ainsi, les directeurs, ou entrepreneurs qui désireront se les procurer, peuvent s'adresser au théâtre; on les leur délivrera avec la permission de les jouer, sans aucune rétribution d'auteur.

Signé, BARRÉ.

14

NOTE.

CETTE pièce, faite, apprise et jouée en cinq jours, fut, à la suite de *Nicaise Peintre*, annoncée par le couplet suivant, le jour de la première représentation.

AIR : *Du vaudeville de la soirée orageuse.*

A vos yeux on va retracer
Quelques traits de patriotisme :
L'auteur mit à les esquisser
Bien moins d'esprit que de civisme.
Vous verrez bien si son pinceau
A la ressemblance est fidèle ;
Chacun de vous, pour ce tableau,
Au peintre a servi de modèle.